

SUR LES NÉCROPOLES DANUBIENNES (VI^e–X^e SIÈCLES)

PETRE DIACONU

Un livre se trouve devant mes yeux, qui deviendra, je n'en doute pas, un ouvrage de référence pour le phénomène des nécropoles de la seconde moitié du I^{er} millénaire ap. J.-C. dans la région du Bas-Danube. Il s'agit de *Studien zu Gräberfeldern des 6. bis 9. Jahrhunderts am der unteren Donau* dû au jeune chercheur allemand Uwe Fiedler et paru à Bonn, 1992, chez l'éditeur Dr. Rudolf Habelt GmbH., dans des conditions graphiques excellentes. Structuré en deux parties totalisant 636 pages, le livre est enrichi de 135 figures, 117 planches et deux annexes.

Dans la première partie, après un préambule d'environ 40 pages où l'on passe en revue l'histoire des Bulgares et de leur Etat jusqu'à la chute de celui-ci sous les coups que lui infligèrent les armées de Basile II le Macédonien (l'an 1018) et après un rapide excursus dans la question de la formation du peuple roumain, Uwe Fiedler dresse un tableau, presque complet, des nécropoles «byzantines de haute époque» et «slaves» datables aux VI^e–VII^e siècles (p. 49–91).

Vient ensuite le chapitre «Die Gräberfelder des 7. bis 9. Jahrhunderts» (p. 106–121) où, après un historique des recherches archéologiques effectuées dans la région du Bas-Danube, U. F. présente la céramique et le lot entier des problèmes qui s'y rattachent (les techniques de réalisation, la typologie des formes de vases, de leurs lèvres, le décor incisé ou lustré, les marques de potier, les signes égratignés).

Particulièrement élaboré est le chapitre «Kleinfunde» (p. 170–224) où l'on traite de façon exhaustive, avec méthode et minutie, des monnaies, des parures, des armes, des pièces de harnais, des astragales, etc. découverts dans les tombes des nécropoles du Bas-Danube (lesquelles, chacune à part et toutes ensemble, s'identifient aux éléments de détermination chronologique) et des pièces céramiques, analysées dans le contexte de la stratigraphie horizontale et, parfois, de la stratigraphie verticale.

Il est à remarques l'effort de l'auteur de se forger un instrument de travail en ordonnant l'évolution de la céramique suivant celle des nécropoles. Seulement, U. F. se heurte ici à la difficulté de déterminer exactement le mode et la direction du développement des nécropoles, cela parce qu'il est très malaisé de se rendre compte quels cimetières suivent l'expansion «excentrique», selon le système des «couches annuelles d'accroissement des arbres» (p. 225) et quelles nécropoles connaissent un développement unidirectionnel. Toute erreur sous ce rapport peut, certes, entraîner des conséquences graves dans la datation de la céramique et, à travers celle-ci, dans la datation de certains objectifs archéologiques.

Un exemple nous en est offert par U. F. à la page 336 et la note 1425, où il date deux vases de Bucov (fig. 40,2 et 41,8) vers l'an 800 ou le début du IX^e siècle; ces mêmes vases sont rangés par Maria Comşa au milieu du IX^e siècle. En réalité, ils sont à attribuer aux années 1200. Maria Comşa a proposé une chronologie erronée pour le niveau respectif de Bucov-Tioca. Au moment convenable et d'une manière délicate au possible je lui ai attiré l'attention sur l'erreur comise¹. Les vases dont il s'agit sont travaillés au tour rapide. Or, la céramique locale façonnée au tour à pied n'apparaît au Bas-Danube qu'à peine à la fin du XII^e s. C'est à la même époque que sont datés les vases «chafing dishes» de Bucov, que Maria Comşa place quatre siècles plus avant. En Italie, ils se maintiennent jusque vers XIV^e s.²

Par ces exemples je veux de même attirer l'attention sur les situations, point peu nombreuses, où certains documents archéologiques, caractéristiques pour une époque donnée, survivent des centaines d'années. Aujourd'hui, ce n'est plus un secret pour personne que la céramique du «bronze tardif» du type Coslogeni occupe, au Bas-Danube, l'espace temporel du plus ancien Hallstatt (A₁). C'est là d'ailleurs la raison pour laquelle ici au Bas-Danube, la céramique hallstattienne du type Gava ne se retrouve nulle part. Le fait a été démontré par mes confrères plus jeunes, Marian Neagu et Dan Nanu Basarab³.

¹ Petre Diaconu, SCIVA, 30, 3, 1979, p. 473.

p. 52–55.

² Otto Mazzucato, *La ceramica a vetrina pesante*, Rome, 1972,

³ Petre Diaconu, Tomis, 3 (264), 1992, p. 13.

Le dernier tiers de cette première partie est consacré à certains problèmes de détermination ethnique des cimetières, après quoi Uwe Fiedler donne une suite de tableaux, si l'on peut les appeler ainsi, concernant les tombes communes de Kiulevča et Devnia 3, la tombe 5 du tell III de Madara, la tombe de cavalier de Târgșor, le complexe de Fântânele, etc.

Le chapitre final de cette section, à caractère de conclusion, s'intitule «Siedlungsgebiete der Slaven und Protobulgaren an der unteren Donau nach dem Zeugnis der Grabfunde» (p. 332–342).

La seconde partie du livre est entièrement réservée à la publication du catalogue des cimetières du Bas-Danube et des planches afférentes.

Un résumé suffisamment ample, rédigé en allemand, en anglais, en roumain et en bulgare, accompagne le livre, placé à la fin de sa première partie.

Ce qui constitue l'ossature de l'ouvrage dont nous rendons compte, ce sont, certes, les nécropoles des VII^e–IX^e s. sises dans la zone de l'Ister inférieur, c'est-à-dire dans le nord-est de la Bulgarie, en Dobroudja et au sud de la Valachie (Munténie et Olténie).

En voilà aussi, brièvement, les conclusions auxquelles aboutit l'auteur. Les nécropoles sont de deux types: a) d'incinération (Urnengräberfelder) et b) birituelles (Birituelle Gräberfelder). Dans les cimetières d'incinération la plupart des tombes est représentée, comme le montre le nom, par des pots renfermant les os incinérés. Il existe aussi, dans ces nécropoles, des tombes formées de fosses où sont déposés les os calcinés (Brandgräber), mais leur nombre est sensiblement moindre. Encore moins nombreux sont les tombes d'inhumation (Körpergräber) dans les nécropoles du type Urnengräberfelder.

Les cimetières birituels (Birituelle Gräberfelder) présentent, outre les tombes d'inhumation, un certain nombre de tombes comportant les os (incinérés) déposés directement dans la fosse (Brandgräber). Le nombre des «Urnengräber» des cimetières birituels est toujours réduit. Dans ces cas, on constate la présence des pots funéraires de petite taille, qui ne peuvent recevoir la totalité des os ramassés après crémation. Uwe Fiedler met en lumière encore une autre observation pertinente, à savoir: alors que les offrandes dédiées aux incinérés des Urnengräberfelder étaient déposées sur le bûcher et, comme tel, les os d'animaux découverts dans pareilles tombes sont, généralement, brûlés, les offrandes pour les inhumés (Körpergräber) ou pour les incinérés de type Brandgräber étaient déposées directement dans la fosse, de sorte que les os ne portent pas de traces de crémation.

U. F. estime que les deux types de nécropoles – Urnengräber et Körpergräber – correspondent à deux mondes différents, peut-être même deux ethnies. Les «Urnengräber» appartiendraient aux Slaves du Bas-Danube qui, à partir de la seconde moitié du VII^e siècle, auraient renoncé peu à peu au rituel des os déposés directement dans la fosse et auraient commencé à embrasser, en revanche, la modalité des urnes, à la différence de leurs frères de Yougoslavie qui, en général, ont conservé l'ancienne pratique.

Ensuite, U. F. considère que les tombes d'incinération «Brandgräber» du Bas-Danube appartiendraient aux Bulgares d'Asparuch et à leurs descendants, c'est-à-dire aux proto-Bulgares selon que le chercheur allemand les appelle pour des raisons d'opportunité rédactionnelle. Devrait-on admettre, de ce fait, que les proto-Bulgares – ils seront ainsi nommés ici aussi – aient emprunté aux Slaves «la mode» Brandgräber? C'est toujours aux proto-Bulgares qu'appartiendraient aussi les tombes d'inhumation (Körpergräber).

Une fois là, il convient de relever encore une remarque de U. F. En évoquant l'existence, dans certaines nécropoles, de tombes-coffre (ciste) de pierre, de briques ou de tuiles de l'époque romano-byzantine, l'auteur constate que tandis que quelques-unes contiennent l'urne funéraire avec les os calcinés, dans d'autres il n'y a que les os brûlés (sans urne, donc). A cette même catégorie se rattachent aussi les cistes placées au-dessus de la fosse aux os ayant subi la crémation. A partir de telles constatations, le spécialiste allemand attribue la première catégorie de cistes aux Slaves et la seconde, aux proto-Bulgares. Combien sont justifiées ou non ces définitions, cela reste à voir.

Tout en appréciant à sa juste valeur la précision des faits exposés, je me hâte d'exprimer ma crainte que U. F. a trop dilaté l'importance des offrandes funéraires quant à la détermination de l'appartenance ethnique des sujets enterrés.

Envisagées du point de vue archéologique, les offrandes sont documentées par les restes ostéologiques des animaux sacrifiés et, éventuellement, par les récipients céramiques avec des vivres ou de la boisson déposés dans la tombe. A l'époque considérée ici, l'offrande déposée était un phénomène généralisé au Bas-Danube. Quant aux nécropoles des VII^e–IX^e siècles, je ne pense pas qu'il y ait eu une seule tombe sans offrandes, mais celles-ci étaient déposées parfois dans la fosse et d'autre fois sur la tombe, en «plein air» comme on dit. Naturellement, dans le premier cas les restes se sont conservés, alors que dans le second, cela n'est arrivé qu'exceptionnellement. Dans les tombes d'incinération, les offrandes ont dû être quelquefois atteintes par les flammes du bûcher, mais ce fait ne saurait être rendu absolu du moment qu'il existe des «Urnengräber» à offrandes (i. e. des os) non brûlés⁴.

⁴ Voir le cas de Chitovo (Bulgarie), Valeri Iotov, dans *Problemi na praĭbŭlgarskata istorija i kultura*, II, éd. Rašo Rašev. Sofia, 1989, p. 222.

ainsi qu'il existe Brandgräber sans offrandes dans la fosse⁵, tout comme il existe des tombes d'incinération sans offrandes dans la fosse. C'est pourquoi, à mon avis, U. F. ne doit pas mettre un accent trop grave sur les offrandes funéraires lorsqu'il s'agit de déterminer l'ethnie des enterrés. Si l'on s'engage dans la voie des interprétations limitatives, on risque à tout moment d'aboutir à des conclusions du genre suivant: les proto-Bulgares, qui n'étaient pas encore tout à fait parvenus à l'état sédentaire, devaient être de grands éleveurs de volaille, du moment que dans les tombes qui leur sont attribuées ne manquent presque jamais les os d'oiseaux.

Il aurait été plus important que U. F. cherchât d'établir quelques relations entre les cimetières des VII^e-IX^e siècles et ceux antérieurs du point de vue chronologique, à l'exception – naturellement – des tombes chrétiennes des IV^e-VI^e siècles⁶. Une telle opération lui aurait peut-être permis de déterminer un rapport «de filiation», ne fût-il que partiel, en ce qui concerne la déposition d'offrandes, entre les nécropoles thraco-gètes (IV^e s. av. J.-C. – III^e s. ap. J.-C.) et les nécropoles du type Tcherniakhov-Sântana de Mureș du IV^e s. ap. J.-C., d'une part, et les nécropoles des VII^e-IX^e s., de l'autre. Est-il encore besoin d'ajouter que les cimetières de type Tcherniakhov-Sântana de Mureș, attribués en bonne part aux Goths, excellent par la présence des coquilles d'œufs et des os d'oiseaux déposés dans les tombes, et cela jusque même dans les cimetières comme celui de Mereni (au centre de la Bessarabie) où 39% des individus enterrés étaient chrétiens?

Encore une remarque: la recherche exhaustive ne doit pas se limiter au seul contenu des tombeaux. Elle doit porter aussi sur la forme de ceux-ci. Si l'on avait procédé comme tel, U. F. n'aurait peut-être pas été conduit à affirmer que les tombes-ciste en pierre et en «briques ou tuiles» représentent «ein lokales Phänomen» (p.277). Afin de justifier sa conclusion, U. F. met en discussion les cistes de Razdelna où l'aménagement de ce genre de tombes serait dû exclusivement au fait que dans la proximité, à Petričkale, il y a un camp romano-byzantin qui aurait offert la matière première, c'est-à-dire les pierres et les briques nécessaires pour les cistes. J'ajoute sans plus tarder qu'en vertu d'une pareille «explication», des tombes-cistes auraient dû exister partout en Dobroudja où, en effet, le territoire entier a connu des camps et des cités depuis l'antiquité gréco-romaine.

Uwe Fiedler n'eût-il pas su que la population thraco-gète du nord-est de la péninsule des Balkans pratiquait le système des tombes-ciste dès le VI^e s. av. J.-C.⁷ Admettons-le! Après tout, quel ouvrage archéologique d'une pareille anvergure peut être parfait? Surtout lorsqu'il a à subir, entre autres, les effets du critère subjectif quand il s'agit de juger des faits archéologiques comme la stratigraphie, la forme des vases, les déterminations typologiques, etc.

Si tous les individus, quelles que fussent leur origine ethnique et la religion qu'ils pratiquaient, bénéficiaient d'offrandes funéraires, par contre tous n'étaient pas accompagnés dans la tombe d'objets tels que les *briquets* et les *armes*, mais quelques-uns seulement d'entre eux, probablement les chefs des communautés ou des familles, les commandants militaires, etc.

De toute façon, il est sûr que les briquets et les armes apparaissent plutôt dans les tombes d'incinération que dans celles d'inhumation. Ils se retrouvent aussi bien dans les «Brandgräber» que dans les «Urnengräber».

En voilà, de la série des tombes d'incinération, quelques exemples: T. 37 de Kiulevča, T. 80 de Izvorul, T. 15 de Bdinți; T. 239 de Istria-Capul Viilor, qui sont des «Brandgräber» et T. 15 de Babovo, T. 50 de Garvăn 1, T. 3/4 de Canlia, T. 11 de Dolni Lukovit, T. 170 de Razdelna, qui sont des «Urnengräber».

Comme déjà dit, les briquets sont plutôt rares dans les tombes d'inhumation. Je n'en connais que les pièces suivantes: 1 exemplaire de T. 44 et 3 de T. 180 à Kiulevča, quelques exemplaires de T. 15 de Nojarovo, 1 ex. d'une tombe chrétienne d'Obârșia Nouă et, enfin, encore 1 ex. de la tombe, chrétienne celle-ci aussi, T. 214, de Izvorul. Dans ces deux derniers cas, ce sont des moitiés de briquets. Il en est de même, voire même des parties plus petites, de la majorité des exemplaires découverts dans les tombes d'incinération («Brandgräber» et «Urnengräber»).

A mon avis, dans le cas présent il ne s'agit pas d'une destruction des briquets sur le bûcher. Autrement, il serait inexplicable pourquoi la majorité des restes des pièces de fer (lames de couteau, anneaux de métal, boucles de ceinture, etc.) ne sont pas eux aussi brisés. Cela étant, je suis amené à supposer que la déposition des briquets dans les tombes d'incinération et, en même temps aussi dans celles d'inhumation chrétiennes, était précédée d'un rituel: les briquets étaient coupés en deux parties, dont une seule devait aller dans la tombe.

Il est vrai que dans certaines tombes d'incinération (Canlia, Istria-Capul Viilor, Izvorul (T. 80), Razdelna) ont été trouvés aussi quelques exemplaires entiers. Cependant, ceux-ci font partie de la catégorie des briquets à un seul bras. Certains en sont faits de la lame d'un couteau (Canlia et Izvorul), d'autres de la manche du couteau (Garvăn, T. 80). Je me demande si les briquets „à un seul bras” n'avaient pas été à dessein façonnés ainsi, afin qu'ils imitent les moitiés qui devaient être déposées auprès du défunt. Le fait que jusqu'ici aucun pareil briquet

⁵ *Ibidem*.

⁶ Uwe Fiedler a raison lorsqu'il souligne l'inexistence des restes d'offrandes animales dans les tombes chrétiennes (IV^e-VI^e s.) de l'empire romano-byzantin. Le fait s'explique peut-être par le zèle

des fidèles à l'époque primaire du christianisme qui tenaient à être enterrés selon le modèle du Christ.

⁷ A Ravna, par exemple.

n'a été trouvé dans les stations plaide lui aussi à l'appui de notre hypothèse. (L'exemplaire de Murfatlar évoqué par VI. Zirra dans *Dacia N. S.*, 7, 1963, p. 398, n. 44, a été découvert dans la zone de la nécropole et non pas dans «l'établissement de la fin du X^e siècle» comme je le pensais dans *Dacia, N. S.*, 32, 1988, p. 179.) Peut-être que leur prototype soit similaire à l'exemplaire de Bratei⁸.

A propos des briquets entiers livrés par les tombes d'incinération on peut émettre aussi l'hypothèse qu'ils rendent compte du caractère ethnique différent des tombes en question. Il n'est pas impossible qu'elles appartiennent à des «Germaniques» (Taïfales, Vandales et, pourquoi pas, Bastarnes) passés au sud du Danube et encore inassimilés aux VII^e–IX^e siècles. Certains éléments ethniques germaniques doivent d'ailleurs être cherchés aussi parmi ceux inhumés au Bas-Danube. Quoi qu'il en soit, les Slaves paraissent avoir ignoré la pratique des briquets déposés dans la tombe. Les pointes de flèche – car ce sont elles, de règle, les armes des nécropoles des VII^e–IX^e s. – sont présentes dans les «Brandgräber» et les «Urnengräber» également.

Quelques exemples pour le premier cas: T. 24 et T. 31 de Bdinți, T. 63 de Iuper, T. 7 de Dolni Lukovit, T. 1 de Kiulevča et T. 50 de Garvăn, où «l'arme» est représentée par le manche d'un glaive (en fait, rien qu'un fragment).

La totalité des armes trouvées dans les tombes à inhumation dont j'ai connaissance se présente ainsi: T. 27 – un sabre et une hache d'armes et T. 33 – une pointe de flèche à Novi Pazar; plusieurs pointes de flèche de T. 55 et T. 80 à Kiulevča; plusieurs pointes de flèche d'une tombe sans numéro précisé, de Nojarovo et une pointe de flèche dans la tombe d'Obârșia Nouă, où on a récupéré aussi un briquet.

A l'analyse, je constate que les découvertes de briquets et d'armes dans les nécropoles danubiennes ne calquent pas, géographiquement, la disposition des restes d'offrande animale.

Que je m'explique! Comme on l'a vu, Uwe Fiedler établit que les os non calcinés des offrandes apparaissent, ordinairement, dans les tombes d'inhumation et dans les «Brandgräber», alors que les os brûlés se retrouvent, de règle, dans les «Urnengräber»; de là sa conclusion que les Körpergräber et les Brandgräber appartiennent aux proto-Bulgares, tandis que les Urnengräber reviennent aux Slaves.

Cependant, je vois que les «moitiés de briquets» et les briquets à un seul bras (entiers) n'apparaissent que dans les tombes d'incinération, qu'elles fussent des «Brandgräber» ou des «Urnengräber», et dans celles d'inhumation chrétienne, nullement dans les «Körpergräber», non chrétiennes.

En empruntant la voie d'une interprétation formelle, je serais tenté moi aussi à admettre que les tombes d'incinération «Brandgräber» et «Urnengräber» appartiennent en leur totalité, aux Slaves et les tombes d'inhumation aux proto-Bulgares. Je ne le ferai pas, naturellement. Pourquoi? La motivation en sera trouvée dans ce qui suit.

Pour une raison qui m'échappe, U. F. a éludé quelques-uns de mes ouvrages. Ignorer certains d'eux, tels que «Réalités archéologiques et considérations historiques», dans *RRH*, 1966, V, 3, p. 485–493, ou «Les Pétchenègues au Bas-Danube», 1970, pourrait s'expliquer par une syncope naturelle dans l'information du chercheur allemand, mais lorsqu'il s'agit d'autres comme, par exemple, «Sur l'histoire de Dobroudja au Moyen Age»⁹, ou «Sur les problèmes archéologiques de la cité d'Iatrus»¹⁰, ou bien le compte rendu consacré à la monographie de Bucov¹¹, la chose est proprement bizarre, du moment que U. F. en avait connaissance¹².

Dans les contributions à peine citées, où j'abordais la question de la genèse de la céramique «Dridu» du Bas-Danube, j'affirmais que la station éponyme de Dridu cessa son existence à la fin du X^e siècle – le début du siècle suivant; à la même conclusion parvient U. F. lui aussi à la page 336, où il fait état de la date finale de cette station. Je soutenais encore que les Slaves, arrivés au sud du Danube après l'écroulement du limes danubien, de même que les proto-Bulgares d'Asparuch, plus tard, ne se sont jamais installés dans le périmètre des anciens camps romano-byzantins, à l'exception peut-être de Dristra; dans ces travaux j'attirais l'attention sur ce que le repeuplement des camps ne s'est accompli qu'à peine au X^e siècle.

Par conséquent, si U. F. avait eu recours à ces ouvrages, il n'aurait plus eu besoin de citer une information verbale – alors même qu'elle provenait du regretté collègue Dim. Il. Dimitrov – quant à l'hiatus dans l'habitat d'Iatrus¹³; plus encore, mettant à profit l'analyse des données dont je me suis moi-même servi, il aurait eu la chance de se convaincre, peut-être, que cet hiatus a duré non pas jusqu'au IX^e siècle, mais bien jusqu'au X^e. En même temps, il aurait eu l'occasion d'accepter ou de rejeter la thèse selon laquelle l'un des composants de base de la céramique du type Driu vient de la céramique Tcherniakhov-Sântana de Mureș, pour ne plus parler de l'importance de l'apport provincial romain, sans pour autant négliger l'héritage slave.

⁸ Eugenia Zaharia, *Populația românească în Transilvania în secolele VII–VIII (Cimitirul nr. 2 de la Bratei)*, Bucarest, 1977, fig. 31/1.

⁹ *Dacia, N. S.*, 32, 1–2, 1988, p. 175–193.

¹⁰ *Ibidem*, p. 195–204.

¹¹ Voir *supra*, n. 1.

¹² Par exemple, p. 115, n. 110 où est rappelé un de ces ouvrages.

¹³ Uwe Fiedler, *op. cit.*, p. 334, n. 1407. Ces précisions ne sont pas dues à quelque orgueil de la prééminence de mes opinions, mais au devoir de remettre la vérité des faits dans leur voie naturelle. U.F. déclare lui-même d'ailleurs son regret dans pareilles situations; voir p. 24, n. 246, où est marqué le syntagme («allerdings ohne Rašev zitieren»).

Mais, avant toute chose, U. F. aurait pris connaissance de ma thèse concernant l'attribution ethnique des nécropoles dobroudjéennes du moyen âge. Ainsi, par exemple, dans un de ces ouvrages je montrais qu'une partie des tombes d'incinération, à savoir celles dépourvues de couvercle, appartiennent aux Slaves, alors que celles à couvercle sont de la population romanisée. Toujours là, je parlais aussi du fait que les tombes d'inhumation à l'orientation Ouest-Est appartiennent à des chrétiens. Qu'elles s'inscrivent dans le périmètre de quelques cimetières païens, c'est là un phénomène largement répandu dans l'Europe du moyen âge débutant¹⁴. Dans l'Ouest européen, cette réalité a persisté au moins jusqu'à Charlemagne, qui a d'ailleurs émis un décret interdisant aux chrétiens de se faire enterrer «ad tumulus paganorum».

Enfin, dans ces travaux j'arrivais à la conclusion que la Dobroudja était à l'époque une véritable mosaïque de peuples: Slaves, Bulgares, Alans, Goths, Avars, Grecs et, bien entendu, la population romanisée. Les uns étaient chrétiens, d'autres non. Les uns pratiquaient l'inhumation, les autres l'incinération.

Voilà, cependant, U. F. qui vient nous présenter un tout autre tableau, étrange, si on le considère à la lumière des documents archéologiques et des informations littéraires.

Le tableau de U. F. repose sur sa conviction que dans les contrées du nord-est de la péninsule Balkanique, une fois éculé le limes danubien, il n'existait plus d'autres populations à part les Slaves et les Proto-Bulgares. D'ailleurs, à la page 306 le lecteur peut apprendre grâce à U. F. que les sources byzantines concernant la Bulgarie du Nord-Est, où l'auteur allemand fait entrer la Dobroudja aussi, ne parlent que de Slaves et de Bulgares pour la haute époque du moyen âge. L'affirmation manque de bien-fondé. L'auteur ignore les informations fournies par Nicéphore le Patriarche et par Théophane le Confesseur, selon lesquels les maîtres de la région du Bas-Danube, vers l'an 680, étaient les «chrétiens»¹⁵ (i. e. les Grecs au sens large du terme).

Sans doute, cette domination s'exerçait plutôt par l'intermédiaire de certains peuples barbares ayant le statut de population clientelaire, que par celui de quelques troupes byzantines résidant dans des camps; mais le fait en soi suppose nécessairement l'existence au Bas-Danube de «chrétiens», ce qui veut dire également de Grecs et d'une population romanisée. D'ailleurs, le littoral ouest-pontique a sans cesse été habité par des Grecs, à commencer par l'antiquité et jusqu'au seuil du XX^e siècle, tout comme la rive droite du Danube l'a été par la population romanisée¹⁶.

Il est vrai qu'aucune source littéraire ne nous signale la présence des Roumains en Dobroudja. Mais il en va de même des Slavo-Bulgares, que nul texte ne nous les fait connaître ici. Faudrait-il en conclure que véritablement la réalité en était ainsi? Nullement! En revanche, il existe une source digne de foi, datant du milieu du IX^e siècle et concernant la présence de quelques Goths dans la «région tomitaine». Elle appartient à Walafridus Strabus¹⁷, religieux de l'abbaye de Reichenau. Des documents archéologiques¹⁸ sont venus corroborer l'information sur la présence de la population allemande en Dobroudja à cette époque-là.

Des squelettes aux crânes déformés découverts dans les nécropoles datant de ces temps-là, ainsi que les sépultures-catacombes portent nos regards vers les tribus alaniques.

Pendant la seconde moitié du VI^e siècle et au début du siècle suivant, la péninsule des Balkans fut parcourue de long en large par les Avars qu'accompagnaient parfois des Slaves, d'autres fois accompagnant eux-mêmes les Slaves dans les incursions de pillage ou lors du siège de quelques villes.

Laissons de côté les batailles dans la région limitrophe du Bas-Danube pour rappeler, en passant, qu'en 619 les Avars arrivent jusqu'à la «muraille d'Anastasius» et en 620 concluent une paix avec les Byzantins¹⁹. Les mêmes Avars, accompagnés par des Slaves, mettent le siège en 622 à Thessalonique²⁰. Et c'est encore les Avars qui, en 626, assiègent Constantinople²¹.

La Chronique de Monemvasia nous dit que dans la sixième année du règne de Maurice, donc en 587/588, les Avars se sont répandus dans la Grèce entière où ils allaient rester 218 ans, c'est-à-dire jusqu'en 805²². Et si quelques-uns en ont survécu là-bas si longtemps, d'autant plus auront survécu ceux du Bas-Danube, vu surtout qu'ici ils avoisinaient leurs congénères du khanat de Transylvanie.

La tombe avara la plus ancienne dans le nord-est de la Bulgarie semble être celle de cavalier, n° 5, du «tell III» à Madara.

¹⁴ Voir p. 177-178 de l'ouvrage cité à la note 9.

¹⁵ Theophanes. *Chronographia*, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1883, p. 358.

¹⁶ La population romanisée se trouve à l'origine de toponymes comme Vetren de Veteranus (probablement), Dristra de Durostorum et Beroiu ou Bâroiu sorti du nom du camp de Beroe.

¹⁷ A propos de Walafridus Strabus voir aussi M. Manitius, *Geschichte der lateinischen des Mittelalters*, I, München, 1950, p. 302-334.

¹⁸ Petre Diaconu et Petre Năsturel, *Dacia N. S.* 13, 1969, p. 443-456.

¹⁹ Theophanes Confessor, *op. cit.*, p. 299-322.

²⁰ Voir Alexander Avenarius, dans *Byzantinia*, 5, 1973, p. 11-27.

²¹ Giorgio Pisida, *Bellum Avaricum* (ed. J. Bekkarus), Bonn, 1836, p. 194-200.

²² Paul Lemerle, *La Chronique improprement dite de Monemvasie*, Palerme, 1976, p. 112-129.

L'inventaire trouvé à côté du squelette humain et de celui d'un cheval entier (entre parenthèses soit dit, dans certains cas les Avars déposaient dans la tombe le cheval en entier) comprenait des granitures de ceinture et des appliques en or, un style (?) de bronze, une pièce en bois de cerf pour le carquois, conservé à moitié, un couteau-poignard de fer, un morceau de silex, un briquet de type «navire».

A la différence des spécialistes qui situent cette tombe au début ou dans la première moitié du VII^e siècle. Uwe Fiedler la date vers la fin du VII^e s. et l'attribue à un individu de marque, inconnu pour sûr, de la suite d'Asparuch (p. 322). Cette datation est basée sur la conviction que la garniture de ceinture date, au plus tôt, du milieu du VII^e siècle.

Mais celle-ci peut venir de plus encore. De toute façon, le briquet de fer est plutôt du VI^e que du VII^e siècle. Il peut «aller» tout au plus 2–3 décennies dans le VII^e s. Quant au type de pièces de carquois en bois de cerf, il date des 2–3 premières décennies du VII^e siècle²³ au plus tard. En fonction de ces repères chronologiques, la tombe 5 du tell III de Madara se situe, à mon avis, au carrefour des VI^e–VII^e siècles. Par voie de conséquence, on ne saurait plus la considérer comme «une tombe protobulgare» de la suite s'Asparuch. De mon point de vue, elle appartient à un chef avar mort dans une des batailles ayant eu lieu dans la péninsule des Balkans vers la fin du VI^e le début du VII^e siècle.

Le nombre des Avars du Bas-Danube s'est accru de nouveaux arrivants recrutés surtout parmi ceux dispersés après la défaite que leur infligea Charlemagne. En tout cas, les sources littéraires signalent la présence d'Avars dans les rangs des troupes de Kroum. J'ai en vue la note de Scriptor Incertus²⁴, où il est dit que le khan bulgare a ramassé une armée d'«Avars (καὶ τοὺς Ἀβάρεις) et de tous les Slaves».

On dispose aussi d'une information selon laquelle les Avars ont influencé les Bulgares en matière de vêtement. Suidas dit à ce propos: ὅτι οἱ Βούλγαροι ἠρέσθησαν εἰς τὴν στολὴν τῶν Ἀβάρων καὶ μετημφιάσαντο αὐτὴν καὶ ἕως νῦν περιβέβληνται²⁵. (Les Bulgares on affectionné la manière de s'habiller des Avars et en conséquence ils ont changé leur vêtement contre ceux des Avars et c'est ainsi qu'ils sont vêtus jusqu'à ce jour. ἕως νῦν (jusqu'ici, jusqu'à ce jour) signifie le milieu du X^e siècle, l'époque où Suidas rédigeait son Lexikon²⁶.

Cela étant, je me demande si le costume du guerrier dont il est question dans le «Ménologe de Basile II le Macédonien» n'était avar plutôt que bulgare.

Les données évoquées ci-dessus me conduisent à croire, avec – certes – la prudence nécessaire, que les tombes d'inhumation non chrétiennes des VII^e–IX^e siècles découvertes au Bas-Danube et où apparaissent des armes (pointes de flèches, haches de guerre, glaives), des briquets, des squelettes de chevaux, appartiennent non pas au proto-Bulgares, mais bien aux Avars. A se rappeler, en ce sens, les tombes de Novi Pozar²⁷, Nojarovo²⁸, Kulevča²⁹, Sultana³⁰, et de quelques autres localités. Par ailleurs, toutes ces nécropoles ont livré encore d'autres éléments archéologiques d'«époque avare»: de la céramique jaune, des appliques, des cruches à anses tubulaires, des éperons, des mors.

Le bilan de ces faits archéologiques impose la conclusion que les Bulgares ne connaissaient pas le rituel de l'incinération. En général, d'ailleurs, les populations turques ne le pratiquaient pas. Les informations chinoises en la matière ne sont pas confirmées par les recherches archéologiques, soutient Pohl³¹. D'autre part, les Bulgares ignoraient l'habitude de se faire enterrer avec le cheval. Leurs tombes n'ont livré ni armes, ni briquets.

Dans l'ouvrage de Uwe Fiedler on perçoit une certaine difficulté quant à harmoniser les données littéraires et celles archéologiques. Nulle part ailleurs ce fait ne se laisse mieux saisir que dans les pages consacrées au problème de la zone Onglos.

Afin de prévenir le reproche m'imputant le recours à des insinuations gratuites, je vais m'expliquer plus largement ci-après.

²³ Petre Diaconu, SCIVA, 42, 1–2, 1991, p. 81–84. Ce type de pièce de carquois (*Taschenverschluss*, chez U. F.) a été repris, dès à présent, par les Avars du Bas-Danube et répandu, sous formes évoluées, sur le territoire de la Hongrie vers le milieu du VII^e s. (voir la bibliographie nécessaire chez Mme E. H. Toth, in *ActaArchHung*, 32, 1–4, p. 117–152.

²⁴ In Leo Grammaticus, ed. J. Bikkerus, Bonn, 1842, p. 347.

²⁵ *Suidae Lexikon*, (ed A. Adler), Leipzig, 1928, I, p. 483 (s. v. Βούλγαροι).

²⁶ L'information de Suidas est de nature à atténuer l'importance

que U. F. prête à l'habit (*der Tracht*) à la p. 305 de son oeuvre.

²⁷ Stancio Stančev (St. Vaklinov), *Nekropolat de Novi Pazar*, Sofia, 1957.

²⁸ Rašo Rašev, dans *Problemi na prabŭlgarskoto istorija i kultura* (éd. R. Rašev), Sofia, 1989, p. 214–220.

²⁹ Jivka Văjareva, *Slaviani i prabŭlgari*, Sofia, 1976, p. 86–140.

³⁰ Bucur Mitrea, *Dacia*, 32, 1–2, p. 91–139.

³¹ Walter Pohl, *Die Avaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa. 567–822, n. Chr.*, München, 1988, p. 202.

Les Bulgares d'Asparuch, avant de pénétrer dans la Bulgarie actuelle, en l'an 680, ont stationné quelque temps dans une région appelée Onglos, «au-delà» du Danube.

De là, la plupart des chercheurs allaient considérer qu'Onglos se trouvait au sud de la Bessarabie; K. Skorpiul fut le seul à soutenir dans un premier moment qu'Onglos s'identifie avec l'extrême sud de la zone sise entre le Siret, le Danube et le Prut, c'est-à-dire la zone délimitée au nord et au nord-ouest par le vallum de Tulucești-Șerbești. A son tour, V. N. Zlatarski croyait qu'Onglos était, en fait, la circonvallation de Niculițel (dép. de Tulcea)³².

Quant à moi, en interprétant les informations littéraires à travers le prisme des données numismatiques, j'ai conclu qu'Onglos doit être cherché au sud de la Valachie³³. Cependant, Uwe Fiedler³⁴ n'a pas adhéré à mon point de vue.

U. F. est, certes, libre de ne pas embrasser mon opinion sur ce point et de pencher vers la thèse de Rašo Rašev selon laquelle le «domaine» d'Asparuch d'avant l'an 680 – soit Onglos – comme on l'appelle dans les sources byzantines – s'identifie à cette partie du Bas-Danube qui a pour limites au nord le «vallum» du sud de la Bessarabie (qui débute sur le Prut, à Vadul Isac, et finit près de l'extrémité nord du lac Conduc), au sud le „petit vallum de terre” (qui traverse la Dobroudja par le milieu entre Axiopolis-Cernavoda et Tomis-Constanța)³⁵, à l'est la mer Noire et à l'ouest l'ancien Danube et le vallum de Tulucești (entre le Siret et le Prut).

Les repères géographiques de cette région (i. e. Onglos) sont marqués sur une carte de R. Rašev employée par U. F. aussi.

Ainsi donc, la zone contournée par les vallums susmentionnés serai l'Onglos d'Asparuch, affirme U. F., puisque la région concernée est défendue en face par la mare Carasu, sur les côtés par la mer Noire et, respectivement, le Danube et, à l'arrière, toujours par les eaux du Danube et par les monts de la Dobroudja, situation qui correspondrait à la description géographique due à Nicéphore le Patriarche et à Théophane le Confesseur.

Et comme Onglos se trouvait dans la moitié septentrionale de la Dobroudja, alors le territoire byzantin saccagé par les droujinas d'Asparuch doit s'être trouvé, suivant les même chercheurs, dans le sud-est de la Scythie Mineure, quelque part près de la mer, de toute façon au sud du «petit vallum de terre» (p. 24). Ce n'est d'ailleurs que dans l'éventualité d'un pareil scénario que devient concevable – soutient U. F. – la marche de 150 km (au vol d'oiseau) que «l'infanterie» byzantine commença à Messembria (der nördlichste byzantinische Stützpunkt in der Schwarzemeerkünste) pour se rendre à la frontière sud d'Onglos (c'est-à-dire au «petit vallum de terre») afin de punir les Bulgares agresseurs (p. 24).

Autrement, si la région d'Onglos se trouvait dans le sud de la Bessarabie, les mêmes troupes auraient dû couvrir 300 km – opine U. F. – ce qui aurait constitué une opération contre-productive. Plus encore, une fois arrivées au bord du Danube, les troupes byzantines auraient dû être transbordées en navires, ce qui est «doch etwas abenteuerlich».

Je m'empresse d'ajouter qu'aucun parmi les arguments d'U. F. ne tient debout. Par exemple, les données géographiques à propos d'Onglos offertes par Nicéphore le Patriarche et Théophane le Confesseur ne correspondent pas à la réalité géographique de la Dobroudja Carasu, au VII^e siècle, de même qu'aux suivants, n'était pas un «Sumpf», mais une eau courante, voire même navigable. Vers le milieu du XIX^e siècle, à Medgidia arrivaient encore, venant du Danube, des navires, il est vrai, de moindre tonnage.

Egalement labiles sont les arguments concernant la marche des troupes se dirigeant vers le Danube. D'accord avec Uwe Fiedler lorsqu'il dit que les distances de 300 km étaient fatigantes pour les militaires pédestres, je pense cependant que parmi les «régiments» byzantins ayant participé aux batailles de 971 à Dristra (Silistra) il y avait

³² Voir la bibliographie chez Uwe Fiedler, p. 21–26.

³³ Petre Diaconu, *Dacia*, 14, 1970, p. 327–334.

³⁴ «Diaconus Versuch. Onglos in der Walachei zu lokalisierung, ... ist nicht überzeugend und hat auch in der Forschung keinen Anklang gefunden» (p. 21). Au-delà du fait que la vérité historique n'est pas à soumettre au vote démocratique, il était du devoir de U.F. de prouver, au préalable, l'inanité de mes arguments.

³⁵ A la page 22, U. F. se montre dérouté en ce qui concerne le tracé du «petit vallum de terre» (Nur nutz der kleine Erdwall der Dobrudscha dieses natürliche Hindernis nicht aus sondern verläuft etwas südlich von diesem) car, dans, l'éventualité d'un retrait des défenseurs du vallum, celui-ci aurait rendu difficile leur transport au-delà des eaux du Carasu, afin qu'ils se rendent ensuite au camp

de terre des environs de Seimeni, au nord de Cernavoda (p. 24).

Ici il nous clarifier deux questions:

1) Si U. F. avait su qu'à l'époque *das Hindernis* n'était pas un *Sumpf* mais une voie navigable qui devait être défendue contre un ennemi du Sud, alors il se serait rendu compte pourquoi «le petit vallum de terre» avait été dressé là où il se trouve aujourd'hui:

2) Au cas d'un retrait précipité, les défenseurs du vallum n'avaient point besoin d'arriver à Seimeni. Ceux du flanc droit, pour m'exprimer en termes modernes, se seraient abrités dans la cité d'Axiopolis, sur le Danube; ceux du flanc gauche, dans la cité de Tomis, au bord de la mer. Au sujet des vallums de Bessarabie reviendra ma jeune collègue Oana Damian, dans sa thèse „Byzance au Bas-Danube au VI^e-X^e s.”

aussi des unités amenées de Mistheia en Asie Mineure; je me rappelle aussi qu'au temps des Ottomans, les troupes originaires du sud de la péninsule des Balkans, en l'espèce de Roumélie, arrivées au Danube, traversaient sur la rive gauche pour aller – pensez donc! – jusqu'à Suceava, en Bucovine, dans le nord de la Roumanie. Et alors je suis tenté d'attacher moins de prix aux distances plus grandes et aux difficultés que suppose la traversée du Danube, quand il s'agit de localiser Onglos.

Mais revenons à la carte de R. Rašev – U. Fiedler. A l'examiner, je constate que l'Onglos d'Asparuch englobait, avant l'an 680, des régions situées aussi bien au nord qu'au sud de l'Ister. C'est là, il est vrai, une nouvelle choquante, mais elle contredit totalement les informations littéraires selon lesquelles Onglos se trouvait «au delà» (ἐκείθεν τοῦ Δανουβίου) et non pas «au delà et en deçà» du Danube.

D'autre part, n'importe qui peut se rendre compte, s'il étudie cette carte, que l'emplacement des vallums était inspiré par un but éminemment stratégique. C'est ainsi que «le vallum de Tulucești» et celui de «Vadu Isac» étaient destinés à garantir la sécurité du cours du Danube entre le confluent du Siret et du Danube et les bouches de celui-ci; «le petit vallum de terre» du milieu de la Dobroudja est appelé, d'une part, à protéger la «circulation» des navires dans les eaux du Carasu et, de l'autre, à défendre les cités-port d'Axiopolis et de Tomis, le premier sur le Danube, le second à la mer Noire, les deux au nord du vallum en question.

Qu'est-ce qu'on peut en comprendre, sinon que les vallums du Bas-Danube, quelle que fût la date de leur construction, ont été dressés au bénéfice d'une puissance navale dont les vaisseaux devaient naviguer librement dans les eaux de la mer et de l'Ister, entrer ou sortir à n'importe quel moment dans et des ports dobroudjéens.

Qui était cette puissance navale? Byzance, évidemment. Dans ces circonstances, il est indubitable que les constructeurs des vallums, quels qu'ils fussent, travaillaient au service de Constantinople.

En admettant que les faits archéologiques mis ici en discussion se situent dans la seconde moitié du VII^e siècle, peut-on encore soutenir que ce furent les Bulgares d'Asparuch, les ennemis des Byzantins, qui dressèrent les vallums et que la région d'Onglos s'identifierait avec la moitié nord de la Dobroudja et le sud de la Bessarabie? Sans doute, non! C'est là l'une des raisons qui me font rester fidèle à la thèse conformément à laquelle Onglos se trouvait, dans les années 70–80 du VII^e siècle, en Valachie, près du Danube.

Sans répéter les arguments invoqués, il y a des années de cela, à l'appui de ma thèse, je présenterais en revanche deux faits, l'un numismatique, l'autre sigillographique, qui – introduits dans le creuset des interprétations – nous conduiront, sans doute, à la localisation d'Onglos sur la rive gauche du Danube, en Valachie, à la hauteur de Dristra.

1. Les monnaies byzantines circulaient à Dristra³⁶ au temps de Constantin IV (668–685) aussi, de même qu'au nord de la Dobroudja. Ce fait, ne suggérerait-il le maintien d'un contrôle byzantin, fût-il même sous forme nominale, sur la région du sud-est de la Dobroudja, à la veille du passage des Bulgares d'Asparuch au sud de l'Ister?

2. De Dristra provient un sceau de plomb de Constantin IV³⁷. Si la lettre scellée fut envoyée dans l'ancien Durostorum vers l'an 680, cela ne signifierait-il que la région des «chrétiens», c'est-à-dire des Byzantins, ravagée par les incursions des Bulgares, comprenait aussi la zone de Silistrie?

En présence d'un pareil scénario (je l'appelle ainsi parce que je ne dispose pas de preuves péremptoires), on est obligé d'admettre que les droujinas bulgares, en voulant se rendre dans le nord-est de la Bulgarie, ont traversé l'Ister à l'ouest de Silistrie, où fut enterré, à cette occasion, un trésor de parures et de monnaies.

A remarquer, d'ailleurs, que nulle population ayant voulu s'asseoir dans la plate-forme prébalkanique et dans le nord-est de la Bulgarie n'a traversé le fleuve par le nord de la Dobroudja, mais sur un front plus ou moins large, situé à l'ouest de Dristra. C'est le cas des Slaves au carrefour des VI^e–VII^e siècles, c'est le cas des Pétchenègues au milieu du XI^e siècle et, sans doute, celui des Bulgares aussi, à la fin du VII^e s.

J'ai plus longuement insisté sur cette question à cause, entre autres, du fait que jusqu'à présent on n'a pas trouvé dans le sud de la Bessarabie et le nord de la Dobroudja un indice matériel qui puisse être attribué aux proto-Bulgares de la fin du VII^e s. – du début du VIII^e s.

U.F. a considéré de son devoir aussi d'exposer son opinion sur la question tellement controversée de la formation du peuple roumain (p. 43–48). En fait, il n'apporte rien d'inédit à ce dossier. Il ne le prétend d'ailleurs pas. Dans ce chapitre se retrouve une série de points de vue exprimés par différents savants.

U.F. ne croit pas que 170 ans de domination romaine aient suffi pour la romanisation des Daces nord-danubiens. Il prend appui pour cette conviction de la réalité que les régions sud-danubiennes, correspondant à

³⁶ Stefka Anghelova et Vi. Penčev, *Arheologija*, 2, 1989, p. 41 et note 11.

³⁷ I. Barnea, in *RRH*, 20, 4, p. 625–628. De Silistra proviennent

également quelques sceaux ayant appartenu à des fonctionnaires byzantins des VI^e–VII^e siècles (Iv. Iordanov, *Izvestija Varna*, 19(34), 1983, p. 98).

la Bulgarie actuelle, qui ont subi la domination romaine plus longtemps – environ 600 ans – n'ont pu être romanisées complètement elles non plus. La preuve essentielle en serait le fait que certains toponymes et hydronymes d'origine thrace se conservent jusqu'à ce jour.

Cela étant, force nous est de chercher les ancêtres des Roumains au sud du Danube, mais plus à l'ouest (sudlich der Donau und mehr im westen), c'est-à-dire dans les territoires de la Yougoslavie actuelle, dis-je.

Ensuite, après avoir affirmé que les ancêtres des Roumains ont pratiqué l'élevage et, donc, ils doivent être transhumants, U. F. croit savoir qu'ils sont passés, au IX^e s., le plus tôt au VIII^e siècle, dans les régions nord-danubiennes où ils auraient trouvé les Slaves. Ce n'est qu'une fois arrivés ici que se serait consommé le processus de formation du peuple roumain.

Malgré que le nord-est de la Bulgarie fût lui aussi fortement romanisé du moment qu'une population vlaque s'y est maintenue jusqu'au XII^e siècle (voir les références de rigueur chez Anna Comnène et chez Choniates) U.F. passe complètement sous silence cette réalité.

On a vu ci-dessus que, sur le plan archéologique, U. F. «n'a trouvé» nulle habitation et nulle tombe à attribuer aux Roumains ou aux ancêtres des Romains de cette partie du Bas-Danube.

On se demande alors, quel est le rapport, du point de vue génétique, entre les «réalités» étalées dans le livre et la question de la formation du peuple romain? Nul rapport, certainement. En abordant ce thème U. F. n'a fait que teinter sa monographie de quelques erreurs inutiles.

Quant aux toponymes d'origine thrace, on se doit de souligner que ce n'est pas par l'intermédiaire des prétendus Thraces non romanisés que ceux-là furent transmis à la langue des Slavo-Bulgares, mais précisément par l'intermédiaire de la population romanisée. On sait que là où les Romains ont trouvé un toponyme ou un hydronyme, ils l'ont adopté et l'ont légué aux héritiers. Si les stations de la rive droite du Danube dobroudjéen se sont appelées Sucidava, Sacidava, Dinogetia, etc. à l'époque romaine également, cela ne signifie pas qu'elles fussent alors habitées par des Thraco-Gètes non romanisés. Ainsi donc, l'existence de quelques toponymes thraces dans l'espace sud-danubien n'équivaut pas à l'insuccès de la romanisation des Thraces. Certes, des îles de Thraces non romanisés en sont restées, comme sont restées des îles de Daces ou de Celtes non romanisés, mais ce n'est pas là un fait qui porte atteinte à la substance du phénomène de romanisation.

L'espace temporel de presque 170 ans représente au moins 4–5 générations de Daces, assez pour qu'ils perdent leur individualité ethnique et qu'ils parviennent à parler le latin.

Le retrait aurélien ne veut pas dire que toute la population de langue latine ait quitté la Dacie. Et Uwe Fiedler le reconnaît lui-même «Doch ist höchst unwahrscheinlich dass dieser Bevölkerungszug vollstendig gewesen ist» (p. 44).

Par conséquent, la question de l'ethnogenèse roumaine ne consiste pas à chercher si le peuple romain s'est formé au nord ou au sud du Danube, mais à voir si la population romanisée de la Dacie Trajane pouvait ou non survivre sans l'immigration lente mais constante, des régions sud-danubiennes, immigration dont le début se situe au IV^e siècle.

Comme on s'est sans doute rendu compte, je ne me suis pas arrêté sur toutes les questions abordées par U.F. dans son livre. Le problème, par exemple, de l'«installation des Slaves de haute époque» en Valachie. Si je l'avais fait, alors j'aurais attiré l'attention sur la confusion que comporte l'appellation de «Cândești – Ipotești – Ciurel», dont j'ai subi moi-même le piège pendant quelque temps.

En réalité, entre le «faciès» Ciurel et le «faciès» Cândești il existe des différences de substance sous plusieurs aspects. Dans les huttes de type Ciurel, les âtres ont été aménagés, sans exception, comme des fours, en creusant la terre à l'extérieur du périmètre de l'habitation ou même au-dedans, mais dans la terre intacte. À Cândești, les âtres sont toujours faits de grosses pierres et de plaques de pierre, placés ordinairement dans la zone de la paroi s'opposant à l'entrée de la hutte. Les fours des huttes sont caractérisés à Ciurel par la présence des rouleaux d'argile à l'intérieur ou dans leur proximité immédiate; à Cândești il n'existe pas de tels rouleaux. La poterie travaillée à la tour rapide et trouvée dans les habitations «Ciurel» présente surtout des formes caractéristiques pour les vases romano-byzantins du sud du Danube, alors qu'à Cândești elle revêt le plus souvent les formes propres à la «céramique gépide». Enfin, les objets en métal (parures, outils, objets d'usage ménager, armes), tout comme ceux en os et en bois de cerf sont plus nombreux dans les habitations «Cândești» que dans celles du type Ciurel.

Devant cette diversité, il est à se demander si dans le cas présent on n'a affaire effectivement à deux cultures différentes: «Ciurel» et «Cândești». Pour ce qui est de l'appellation «Ipotești», elle s'est imposée par excès de zèle, vu qu'elle est née après la recherche d'à peine deux moitiés de huttes.

Je ne me suis plus arrêté aux fibules digitées. Autrement je n'aurais pas manqué d'évoquer les fibules à l'aiguille retournée par dessous, de plus en plus nombreuses dans le paysage archéologique au nord du Danube.

De même, la vallum connu comme «Brazda lui Novac» ne m'a pas retenu, et celle parce que les preuves irréfutables se laissent encore attendre en ce qui concerne sa datation au IV^e siècle, quand il est supposé constituer la limite nord des intérêts romains, à une époque où les Goths bénéficiaient d'un statut juridique spécial de la part de Constantinople³⁸. Il semble que le vallum «Brazda lui Novac» remplit pendant quelque temps, au cours du VI^e siècle, la même fonction, lorsque les Goths furent remplacés en Valachie par les Slaves.

A la fin de mon incursion incomplète dans le livre de Uwe Fiedler et au-delà de mes objections, j'ajouterai que cette œuvre est toutefois un modèle de monographie, qui se remarque, avant tout, par la richesse et la précision, l'exactitude des données archéologiques. Tout là-dedans écoute d'un plan bien défini. A souligner l'impressionnante clarté dans la description du matériel brut et l'exposition des points de vue. Certains faits archéologiques présentés de façon prolixe ou incomplète par leurs inventeurs, deviennent limpides chez U. F., sous sa plume bien maîtrisée. Les analogies opérées ont un large éventail de développement, ce qui n'est d'ailleurs que normal, vue la richesse de la bibliographie employée. Les encadrements archéologiques sont, au mode général, bien articulés. J'ai dit «au mode général» parce qu'il existe aussi, par ci, par là, des disfonctions qui, pourtant, n'affectent pas le fonds de l'ouvrage.

En un mot, c'est un livre qu'aucun spécialiste des nécropoles des VI^e–IX^e siècles au Bas-Danube ne saura éluder.

Nourrissant l'espoir que Uwe Fiedler ne s'arrêtera pas là et qu'il cherchera à améliorer son travail chaque fois que l'occasion s'en présentera, je me permettrai de terminer mon compte rendu en signalant quelques fautes typographiques fâcheuses quant au contenu plutôt que par la forme, ainsi que certaines lacunes bibliographiques.

Par exemple, à la page 309, note 1209, pour un vase de la série «kleine Töpfe», U. F. renvoie à la fig. 11,8; mais là il s'agit d'un vase de la catégorie «grosse und mittelgrosse Töpfe». Au même endroit, pour un vase de la catégorie «grosse und mittelgrosse Töpfe», on est renvoyé à la fig. 12,5 laquelle, cependant, présente une boucle de ceinture; à la fig. 17,8, au lieu d'un vase de la catégorie «grosse und mittelgrosse Töpfe» on trouve un vase «kleine Töpfe». A la page 208, pour le briquet de Garvân I, publié par J. Văjareva sous la fig. 10,7, on nous renvoie à la fig. 10,5.

D'autres fois, les fautes d'impression ont corrompu certains toponymes, hydronymes, oronymes et anthroponymes. Ainsi à la page 87 on a Murghiol au lieu de Murighiol, à la page 452–6 Marție au lieu de 6 Martie (ici cependant il ne s'agit pas d'une faute typographique, car la même graphie corrompue se retrouve chez U. F. dans son article de «Problemi na prabălgarskata Kultura», I, Sofia, 1989, p. 152, éditeur R. Rašev); à la page 3 on trouve Scythia Inferior à la place de Scythia Minor. Sur la carte fig. 3: Hierarsus au lieu de Hierasus (le nom antique du Siret) et Napcis au lieu de Naparis, le nom (probable) de la rivière Ialomița. Par une faute de reproduction de la carte, Naparis, qui doit se jeter dans le Danube devant la localité Hârșova, le fait quelques 80 km en aval, près de Brăila.

Aux pages 21 note 218 et 22, notes 222 et 224 on lit Hălescu au lieu de Hălcescu; p. 92 Mănugu au lieu de Mănucu, p. 451 Maria Neagru au lieu de Marian Neagu, p. 418, note 6 Chigudean au lieu de Cigudean. En relevant ces fautes, je suis l'exemple de Uwe Fiedler qui signale lui-même les variations rencontrées dans la graphie des noms (voir p. 111: «Harțuche bzw. Harțuchi»).

La liste bibliographique précédant la seconde partie de l'ouvrage comportent certaines lacunes et inadvertances. Par ex.: pour la revue SCIV (SCIVA) on indique le tome, mais non pas le fascicule, ce qui rend plus difficile d'identifier les articles cités. L'article de Gupaló cité à la page 168, note 282 comme publié in Sovetskaja Archeologhija de 1985/3, en réalité fait partie du numéro 4 de la même année. On relève aussi l'absence des travaux de quelques savants comme Ebert, Pedersen, Dujcev, etc., qui sont pourtant cités dans l'ouvrage.

Parfois on bute contre une affirmation bizarre comme il arrive à la page 116, note 114. Une pareille note sentant le cancan ne devrait pas trouver place, à mon opinion, dans un ouvrage tellement sérieux que *Studien zu Gräberfeldern des 6. bis 9. Jahrhunderts an der unteren Donau*.

³⁸ E. K. Chrysos, *Tò βυζάντιον καὶ οἱ Γοτθοὶ*, Thessalonique, 1972.